

L'ANARCHISTE

EXTRAIT DU ROMAN DE SOTH POLIN

Ma vie s'écoulait comme une lente hémorragie. Elle se vidait de sa substance dans une espèce de fuite en avant. Chaque journée passée était pour moi comme un délabrement continu : une page envolée, une pièce perdue, un pétale fané, emporté au hasard des vents, sans retour...

Elle était faite d'une série ininterrompue d'insatisfactions qui ne pouvaient guère se rattraper, s'accumulant de jour en jour, comme des plaies intérieures qui supuraient tout doucement mais demeuraient inguérissables. C'est ainsi que chaque matin, je me réveillais avec le sentiment pénible d'être en miettes, et je me voyais telle une sangsue au bord de la mare, qu'une enfant s'amuse à morceler, à découper. Et je passais mon temps à me reconstituer, à me ramasser, comme la sangsue. Tâche vaine.

Pourtant j'aurais dû être blindé contre le contact hideux du quotidien, par mon éducation à l'occidentale : une profonde compréhension de l'existence par la lecture des grands philosophes. Quand on accepte la vie, quand on consent qu'elle vaille et qu'elle ne vaille pas – en même temps – la peine d'être vécue, cela nous aide à nous défendre n'est-ce pas ? Mais non, cette intelligence artificielle que je croyais une cuirasse, n'était qu'une mince pellicule, un vernis trompeur qui éclatait à la moindre secousse, et me blessait d'autant plus cruellement que j'avais tendance à m'y fier sans mesure. J'étais en quelques sortes écorché par ma carapace. Par exemple, je me suis promis de n'être jamais étonné de rien, d'être toujours égal à moi-même, quoi qu'il arrive : vœux pieux ! La vie n'est qu'un éternel sujet d'étonnement, un éternel rebondissement, une permanente impermanence, une douleur continue. Et j'étais désarçonné à tous les coups. En même temps, je laissais échapper ce qu'il y avait de plus pur et de plus vrai dans cette vie : les plaisirs charnels de ma jeunesse. Je pensais, méditais, cherchais une issue, tournais en rond, me retrouvais finalement écoeuré, frustré, ranci, plus vulnérable et plus nu encore devant la société et la nature. Dopé par une culture mal assimilée, j'étais devenu un corps étranger dans mon propre milieu, un type non fonctionnel.

Non, cette formation intellectuelle, cette lucidité fondamentale, je n'étais pas fait pour. Elle m'était un fardeau qui m'entraînait encore plus irrésistiblement sur une pente glissante qu'aucune volonté ne saurait faire dévier. J'aurais pu peut-être m'en sortir, devenir bon vivant, c'est-à-dire fonctionnel, si j'étais resté un simple et besogneux laboureur de Prey Veng, ma province natale. Maintenant, il était déjà trop tard. Ma vie était ainsi faite, salement empoisonnée. Mon savoir, c'était d'être conscient qu'au bout de mon chemin, il y aurait quelque chose de sinistre, une échéance pire que la mort et la vieillesse, une haine fantastique dirigée contre moi-même. Qu'y pouvais-je, sinon essayer tout au plus d'être calme, de me retenir, de ne pas m'emballer, comme pour empêcher mon corps de se vider brutalement de son sang ? Mais je savais bien que ma défense était prête à craquer. J'étais sur le point de m'élaner, de me jeter la tête contre les murs.

Je ruminais ces pensées noires, grillant cigarette sur cigarette, avec une apparente sérénité, au sortir de mon lit, ce matin d'un dimanche d'avril 1967... lorsque surgit mon copain Nguon Eng, professeur de français à Prey Totung. Il venait d'arriver à Phnom Penh et rappliqua aussitôt chez moi. C'était un type de trente ans, plutôt petit de taille mais épais, avec un embonpoint précoce, à la démarche lente, savamment balancée, quelque peu précautionneuse, comme un gros canard qui aurait eu peur de faire du bruit. Son visage était carré, basané, avec un nez plat, presque souterrain, et de grands yeux injectés de sang qui roulaient comme des billes lorsqu'il parlait. Un long bourgeon charnu mal cicatrisé coupait en croix son sourcil gauche, de sorte qu'il était loin d'être beau et ne plaisait pas en général aux filles. Mais il avait un de ces petits secrets qui faisaient que, lorsqu'il mettait le grappin sur l'une ou l'autre, elle en devenait folle. C'était un "animal d'amour", disait la rumeur, servi d'un membre viril d'une rigidité extraordinaire, pouvant "consommer la femme" à plusieurs reprises d'une seule traite. C'était là son titre de noblesse.

Éditions de La Table Ronde,
Paris, 1980 (avec l'aimable
autorisation de l'éditeur).